



MOHAMMED DIB

1920-2003

(ALGÉRIE)

*Né à Tlemcen, Mohammed Dib, fils d'artisan, s'est fait connaître avec sa trilogie romanesque (**La grande maison, L'Incendie, Le Métier à tisser**) publiée dans les années 50. Après avoir quitté l'Algérie pour la France en 1959, il poursuivra l'élaboration d'une œuvre importante, constituée de recueils de poèmes, de théâtre et de romans (**Neiges de marbre, L'infante maure, Si Diable veut**).*

Tlemcen ou les lieux de l'écriture, Revue Noire, 1994

Un recueil composé de photographies réalisées par l'écrivain et de textes évoquant les lieux de l'enfance et la naissance de l'écriture.

Il y avait l'école mais pour certains, pas pour tous ; nombre d'enfants travaillaient déjà : qui chez des tisserands, qui chez des coiffeurs, qui chez des épiciers. Il en restait toutefois assez en liberté pour changer les rues, dans leurs quartiers respectifs, en territoires inexpugnables. On pouvait les y voir tournoyer par volées, s'adonner à des jeux communs à tous : les billes, la toupie, ou les tirs aux noyaux d'abricots. Pour chaque jeu, il y avait une saison, qui se renouvelait sur le diable savait quel mystérieux signal. Et en tout point de la ville, au même moment, sans nous être donné le mot, nous abandonnions un jeu pour en passer à un autre, et cela faisait le tour de l'année.

Je n'ai pas souvenir qu'aucun gosse, autour de moi, à l'époque, eût jamais possédé un jouet, et les petites filles confectionnaient elles-mêmes leur poupée. L'unique vélo d'enfant que j'eusse vu alors appartenait à l'un de mes cousins, lequel, un jour, me permit de l'utiliser mais mal m'en prit : j'allai tout droit me cogner dans un arbre. La bécane n'avait pas souffert ; mon crâne, oui.

Bab Al'Hdid (la Porte de Fer), ce fut là, mon quartier. Il prêtait à nos jeux le cadre de ses rues les moins fréquentées, jeux que j'ai déjà mentionnés, et quelques autres en plus, qui étaient loin d'être aussi pacifiques, tels ces tournois où, juchés sur les épaules d'un camarade, nous devions jeter à bas nos rivaux en évitant d'être nous-mêmes désarçonnés ; telles ces guerres de pierres qui, pas une fois, ne s'achevaient sans dommage pour quelques-uns ; telles ces courses où nous nous lançions à pied, ou à force de cerceaux qui étaient des jantes de bicyclette, qui nous faisaient faire maints tours du quartier et où tous les coups étaient permis alors. Avec un ballon de chiffons, nous pratiquions le foot aussi mais comme un combat de rue.

Il en reste un cependant, de sport, qui était propre à notre quartier. Une fabrique de vin se trouvait implantée dans le voisinage et qui rouvrait ses portes sitôt que commençaient les vendanges. Dès lors, ne cessaient de se suivre des camions chargés de quintaux de raisin noir et que nous, les gosses, guettions. Prêts à passer sous les roues, nous nous y accrochions, y prélevions des poignées de grappes bien mûres, où nous mordions à pleines dents, mais qui, vite, nous saoulaient, écoœuraient. Et nous ne tardions pas à nous en servir comme projectiles contre toutes sortes de cibles : nos camarades, les voitures, les passants.

Mohammed Dib, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, Revue Noire (1994)